

Sheila Jeffreys – Épisode 7 – *Anticlimax*.¹

Préface de 2011.

Je m'en remets à l'auteure elle-même pour présenter son livre dans la Préface à la présente édition en citant les extraits suivants :

« J'ai écrit *Anticlimax* à la fin des années 1980 alors qu'il semblait encore possible que les rapports sexuels puissent être transformés. Sous la domination masculine, argumentais-je, le plaisir et la pratique sexuelle s'appuyaient sur l'érotisation de la soumission des femmes, et j'espérais que cela serait remis en cause grâce à l'influence de la deuxième vague de féminisme et des opportunités croissantes qui s'offraient aux femmes. Toutefois, j'exprimais également dans ce livre mon souci grandissant qu'une industrie pornographique en expansion ainsi qu'un retour de bâton au sein même du féminisme qui soutenait le statu quo, ne menacent sérieusement la possibilité d'érotiser l'égalité. [...]

Alors que je rédige cette Préface en 2011, il est bien clair que c'est l'inverse qui s'est produit, non seulement une absence de changement positif, mais un renforcement des contraintes qui liaient la sexualité à l'érotisation de l'inégalité du pouvoir. [...]

Pourquoi ce livre ?

J'ai écrit *Anticlimax* et mon premier livre *The Spinster and Her Enemies*² (1985/1997) pour démontrer que les "révolutions sexuelles" du XX^{ème} siècle ont libéré les hommes en légitimant leur accès sexuel accru aux femmes sans conduire à l'empouvoirement des femmes.

La sexualité est politique

Dans ce livre, j'étudie le travail des sexologues et des conseillers en sexualité, et j'analyse leurs instructions très spécifiques sur la manière dont les hommes doivent entreprendre des rapports sexuels avec les femmes, la manière dont les femmes doivent réagir, et comment elles doivent satisfaire tous les désirs des hommes. [...]

Ainsi, les femmes devaient autoriser les hommes à avoir avec elles des rapports sexuels PIV [*penis in vagina* – pénis dans vagin] et faire preuve d'un enthousiasme opportun, non seulement parce que les hommes y trouvaient du plaisir, mais parce que c'était un signe de soumission. Le travail des sexologues montre que la sexualité est bel et bien politique.

La révolution sexuelle des années 1960 y a ajouté des exigences supplémentaires. Non seulement les femmes devaient s'enthousiasmer pour les rapports sexuels PIV, mais elles devaient être sexuellement disponibles hors mariage, et accepter de plus en plus de pratiques qui concernaient spécifiquement le plaisir masculin et qui étaient potentiellement douloureuses et dégradantes pour elles. Il n'existait pas d'autre modèle. »

Les féministes de la deuxième vague vont s'opposer à ce modèle en narguant que le plaisir sexuel des femmes vient du clitoris et non du vagin. Elles revendiquaient également le droit de définir elles-mêmes leur sexualité, et elles disaient qu'elles avaient même le droit de refuser les rapports sexuels.

Le retour de bâton (backlash)

¹ Sheila Jeffreys, *Anticlimax*, Spinifex Press, 2019. Première publication The Women's Press, 1990. On peut traduire *anticlimax* par déception, ou chute. En anglais "climax" peut signifier orgasme. Préface : pages x à xxvi.

² Cet ouvrage fait l'objet des épisodes précédents consacrés à Sheila Jeffreys.

« Depuis la publication d'*Anticlimax*, la soumission des femmes s'est considérablement enracinée dans la sexualité. Cela concerne trois domaines en particulier : expansion de l'industrie mondiale du sexe, "sexualisation" des filles et des femmes et "sexualisation" de la culture. » *Les féministes parleraient plutôt d'« objectification sexuelle »*, dit-elle, « c'est-à-dire de la réduction des filles et des femmes à des objets destinés au plaisir des membres de la classe de sexe dominante, les hommes, et à l'abolition du statut humain des filles et des femmes. J'utiliserai ici le terme "pornification de la culture", pour décrire la manière dont les filles et les femmes sont soumises aux exigences de l'industrie du sexe, dans la culture populaire comme dans les vêtements qu'elles portent et ce qu'elles font au lit. »

L'industrie mondiale du sexe

Dans les années 1960, des ouvrages qui auraient été censurés auparavant ont commencé à paraître, par exemple Lolita de Nabokov et Lady Chatterley's Lover de D.H.Lawrence. Les censeurs, toutefois, se basaient sur la « moralité » des ouvrages et non sur la manière dont ils traitaient les femmes. Jeffreys soutient que la publication de ce genre de livres a ouvert la voie à la pornographie ; puis vinrent les vidéos et l'Internet.

« L'opposition féministe à cette remise en cause idéologique de l'égalité pour les femmes, ainsi qu'aux graves préjudices infligés aux femmes que l'on maltraite en fabriquant ces contenus, a perdu au cours des années 1980 face à l'union des féministes "libérales sexuelles" qui soutenaient cette industrie. Dans cet ouvrage, je montre comment les "libéraux sexuels" soutenaient que le porno n'était que du "sexe" et servirait à libérer les femmes.

La défaite de la contestation féministe aboutit à la création dans les années 1990 d'une sorte de pseudo féminisme qui défendait le modèle sexuel traditionnel des hommes et disaient qu'en l'adoptant avec enthousiasme les femmes gagneraient du pouvoir. »

On a parfois parlé à ce sujet de troisième vague féministe, mais Jeffreys dit qu'« un mouvement aussi appliqué à défendre la domination masculine ne devrait pas du tout être considéré comme du féminisme. » Car ce pseudo féminisme a réussi à effacer le travail de la vague précédente, travail qui a disparu de la conscience publique, des cursus universitaires, et même des librairies, bibliothèques, des projets de traduction, des catalogues des éditeurs, etc. Heureusement, il existe à nouveau un mouvement féministe opposé à la pornographie, mais celle-ci est devenue infiniment plus brutale. » Au cours des deux décennies qui se sont écoulées depuis la rédaction de ce livre, non seulement l'industrie de la pornographie s'est développée de manière exponentielle, mais tous les aspects de l'industrie du sexe ont proliféré, et de nouvelles formes sont apparues. La manière dont les hommes considèrent les femmes comme des objets sexuels est entretenue par l'expansion de l'industrie du strip-tease. Les clubs de strip-tease se normalisent depuis qu'on les appelle cercles privés et qu'ils sont fréquentés par les hommes d'affaires et les entreprises. Ce sont des franchises à l'échelle mondiale, généralement en lien avec le crime organisé. [...]

Les doctrines et les politiques économiques néolibérales répandent l'idée qu'il faudrait légaliser ou décriminaliser la prostitution pour lui permettre de trouver sa place sur le marché. [...] La tolérance envers la prostitution a favorisé l'énorme croissance de cette industrie même dans les États où elle n'est pas officiellement légale, ce qui a entraîné une croissance massive de la traite des filles et des femmes au bénéfice de l'industrie du sexe.[...]

Le modèle de sexualité qu'enseigne l'industrie du sexe sous toutes ses formes est celui de la prostitution et de la pornographie, à savoir l'utilisation de tous les orifices des femmes, leurs bouches, leurs vagins, leurs anus, afin de les pénétrer, et l'utilisation de leur peau pour éjaculer, dans une quête d'excitation mâle, tandis que les femmes se dissocient émotionnellement de leurs corps, prennent des antalgiques et s'abrutissent de drogue et d'alcool pour survivre à ce viol. Les filles et les femmes utilisées dans cette industrie doivent, grâce à un maquillage voyant et en dénudant largement leurs corps, se vêtir et se comporter de manière à offrir aux acheteurs masculins une stimulation sexuelle permanente. Cette façon de se présenter, ainsi que la sexualité que doivent

endurer ces femmes pour survivre économiquement, constituent désormais la base de la « féminité » et de l'attractivité des jeunes femmes. Dans mon livre *Beauty and Misogyny* (2005), je nomme cette exigence la corvée sexuelle. »

Réminiscence de la corvée que devait exécuter le serf pour avoir le droit d'occuper les terres de son seigneur, la corvée sexuelle des femmes consiste en un travail non rémunéré destiné à présenter aux hommes une image d'elles-mêmes sans cesse affriolante afin d'avoir le droit d'exercer un métier ou un art sur le terrain des hommes, c'est-à-dire dans l'espace public. L'image qu'elles présentent doit donc refléter fidèlement leur soumission sexuelle grâce à des talons aiguilles ridiculement hauts, des vêtements serrés, inconfortables, offrant aux regards la plus grande surface possible du corps. Sheila Jeffreys dit souvent que les hommes, eux, sont vêtus de manière confortable. Je n'irais pas jusque-là, personnellement, car je ne crois pas que leurs costumes-cravate soient si confortables que cela surtout l'été. Mais par rapport aux femmes qui les accompagnent, y compris des femmes politiques, des professionnelles de haut niveau, ils ont l'air sérieux alors qu'elles sont très contraintes dans leurs mouvements et doivent rester en place comme des potiches pour ne pas tituber sur leurs talons. Et ce n'est que la partie émergée de la corvée sexuelle, car en amont, les femmes consacrent beaucoup de temps et d'argent à leur apparence afin qu'elle soit conforme à ce que les hommes attendent ; ce temps de corvée s'ajoute à celui qu'elles doivent consacrer à se former professionnellement et à travailler toujours davantage que les hommes pour se faire une place et gagner quelque reconnaissance, sans parler des autres corvées domestiques que les hommes partagent peu.

« La pornographie est la base de l'éducation sexuelle des hommes comme des femmes. La possibilité de réussir l'érotisation de l'égalité dont je parle dans *Anticlimax*, semble beaucoup plus éloignée en 2011 qu'elle ne l'était en 1990. »

Pornification de la culture

La pornographie est présente partout : dans l'industrie cinématographique, dans l'industrie musicale, dans l'industrie publicitaire, etc. L'industrie de sexe est banalisée, certains en viennent même à la considérer comme une industrie « normale ». En ce sens, la situation des femmes a considérablement régressé.

La transidentité.

*Dans les années 1980, on parlait de transsexualité « sans réaliser que cela prospérerait en tant que pratique culturelle néfaste et en tant que violation des droits humains au cours des deux décennies suivantes. Dans *Anticlimax*, j'analyse la transidentité dans le contexte d'une critique de la manière dont la libération homosexuelle avait, dès 1990, perdu sa radicalité au point que les théoriciens homosexuels étaient prêts à défendre des pratiques néfastes de domination masculine telles la transsexualité et le sadomasochisme. Je n'aurais jamais imaginé qu'en 2011, la médecine et la justice auraient normalisé la transidentité d'enfants de plus en plus jeunes. »*

En tant que construction sociale de domination, le féminisme cherche à abolir le genre, pas à en créer de nouveaux. La transidentité est une réaction aux attaques du féminisme. Cette idéologie n'admet ni la contradiction ni la discussion, elle réduit toute dissidence au silence, et elle divise le féminisme, elle fait partie du backlash contre le féminisme.

Conclusion

*L'érotisation de la soumission des femmes analysée dans *Anticlimax* constitue le rempart de la domination masculine contre les avancées considérables des femmes que les femmes avaient réussi à obtenir entre temps.*

« Mais il ne s'agit pas de désespérer. Une nouvelle vague de féminisme apparaît, une vraie troisième vague qui rejette le “féminisme” pro-sexe, critique le “genre” et donc la Trans identification des enfants et des adultes. Cette vague doit livrer un rude combat, surtout contre la soumission érotisée des femmes qui crée la culture dans laquelle elles vivent et tentent de s'épanouir. Le problème que traite *Anticlimax* constitue un obstacle à la libération des femmes encore plus évident aujourd'hui

qu'en 1990 et j'espère que cette nouvelle édition apportera une aide et une détermination supplémentaires à celles qui entrent dans la lutte. »

Comme tous les livres de Sheila Jeffreys, celui-ci mériterait d'être traduit en français et d'être publié pour faire partie des archives du féminisme.

Nous les féministes radicales françaises avons un problème : nous sommes très minoritaires et ne disposons pas de presse ou d'édition où nous exprimer, nous demeurons donc relativement inaudible. Nos problèmes ne cesseront pas avec l'éventuelle fin du mouvement trans. Nous sommes actuellement incapables de nous projeter dans l'avenir, d'imaginer même le monde que nous voudrions habiter.

Annie Gouilleux

Le 18 août 2026.